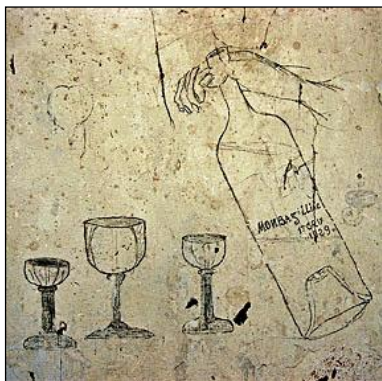


DE GRAFFITI EN TAGS

Si l'on en croit Wikipedia, les graffitis (¹) sont des inscriptions ou des peintures réalisées sur des murs, des monuments ou des objets situés sur l'espace public. Les graffitis existent depuis des époques reculées, dont certains exemples remontent à la Grèce antique ainsi qu'à l'Empire romain et peuvent aller de simples marques de « griffées » à des peintures de murs élaborées. Dans les temps modernes, la peinture aérosol et les marqueurs sont devenus les outils les plus utilisés. Dans la plupart des pays, dessiner un ou plusieurs graffitis sur une propriété sans le consentement de son propriétaire est considéré comme du vandalisme, lequel est punissable par la loi. Parfois, le graffiti est employé pour communiquer un message politique et social. Il existe de nombreux caractères et styles de graffitis, cette forme d'art évoluant rapidement.



Tag stricto sensu.

Graffiti de la prison de la caserne Chanzy à Bergerac. Photo <http://prisons-cherche-midi-mauzac.com/des-prisons/les-graffiti-des-cellules-de-la-caserne-chanzy-a-bergerac-10940>

Le tag, lui, serait un graffiti exécuté rapidement, figurant une signature ou un signe de reconnaissance. Le geste est généralement très travaillé, à la manière des calligraphies chinoises ou arabes. C'est un logo plus qu'une écriture, et souvent, seuls les habitués parviennent à déchiffrer le nom qui est écrit. Les techniques utilisées sont généralement l'aérosol, le marqueur, l'autocollant (« sticker ») et, depuis la fin des années 2000, le pulvérisateur. Mais, à l'usage, il s'est installé une confusion, et graffiti et tag désignent souvent tout ce qui est tracé sur les façades des lieux publics ou non, ainsi que sur des objets, comme les rames de métro, les véhicules automobiles, etc.

La fresque, quant à elle, est un travail de commande, exécuté avec des procédés qui assurent une grande tenue dans le temps.



À l'origine, une fresque est une peinture réalisée directement dans le « frais » d'un enduit qui n'est pas complètement sec. Par extension, elle désigne toutes les peintures murales décoratives exécutées à la demande, quelle que soit la technique utilisée. Ici, la « fresque du dragon » de l'église de Neau, en Mayenne. Photo www.pedagogie.ac-nantes.fr/58803782/0/fiche_ressourcepedagogique/&RH=1213693327783

¹ . En toute rigueur, on devrait écrire : un graffito, des graffiti, mais cette règle n'est plus respectée actuellement, comme pour alto, tumulus, etc.

Dans le cadre de ce travail, nous nous intéresserons à tout ce qui est tracé dans le monde souterrain, mais aussi à ce qui est fait en l'absence de l'accord du propriétaire des lieux. En effet, cette pratique est vécue comme transgressive par les graffeurs et tagueurs ; de plus, les œuvres produites ont volontairement un caractère éphémère, même si le sous-sol est un bon milieu conservateur.

On trouve des graffitis partout, sur tous les monuments, parfois très anciens, mais aussi dans des endroits abrités de la lumière, de l'humidité et peu décorés, tels que les cellules de prisons, les cellules monacales, les casernes, les cales des bateaux, les caves, les catacombes, etc. De plus, certains meubles en bois sont souvent gravés d'inscriptions : tables et bancs d'écoles, portes de toilettes publiques.

Le graffiti urbain se développe souvent dans un contexte de tensions politiques : pendant les révolutions, les guerres, les occupations territoriales. Vers la fin des années 1960 et dans plusieurs pays des deux côtés de l'Atlantique, du fait notamment de la disponibilité d'aérosols de peintures originellement destinées à la peinture d'automobiles, une partie des graffitis a gagné une vocation esthétique.



Pendant le mandat de Nicolas Sarkozy, président de la République française (2007 - 2012) Photo <http://www.atelierdecreationlibertaire.com/croix-rousse-alternative/tag/sarko/>

Le mouvement nord-américain a été très spectaculaire dans le métro de New York dont les rames se sont subitement couvertes de noms. En quelques années, ces tags sont devenus de véritables typographies ; leurs auteurs ont décliné l'écriture de leurs messages avec des caractères originaux, afin d'en augmenter la visibilité, ou d'en développer le style. Le but du graffiti nord-américain était au départ d'obtenir la célébrité, la reconnaissance des autres tagueurs ou graffeurs. Puis, la simple affirmation d'une identité s'est doublée d'ambitions plastiques, qui se sont révélées être un autre moyen de se faire remarquer : ce n'est plus seulement le graffeur le plus actif ou celui qui prend le plus de risques qui obtient une forme de reconnaissance, mais aussi celui qui produit les œuvres les plus belles. Très rapidement, des styles standardisés et des pratiques apparaissent. Des groupes, comme la ville de New York en a toujours connu, se forment et permettent aux graffeurs de s'unir pour exécuter des actions spectaculaires (peindre plusieurs rames d'un train par exemple), pour ajouter un nom collectif à leur nom individuel mais aussi pour s'affronter entre groupes, de manière pacifique ou non. Ces groupes sont souvent constitués par origines ethniques et ont pour noms des acronymes en deux ou trois mots : Soul Artists, The Crazy Artists, etc.

En 1973, le New York Magazine lance le concours du plus beau graffiti du métro. Au milieu des années 1970, la culture du graffiti est plus ou moins figée dans son fonctionnement et dans ses productions. La culture hip-hop émerge du graffiti mais aussi d'autres formes d'expression nées en même temps : une nouvelle danse plutôt acrobatique (break dance), un genre musical à base de textes parlés (rap), de mixage de disques (deejaying), (scratch) et de fêtes en plein air (sound systems).



À la fin des années 1970, le graffiti dans le métro est sévèrement réprimé et il commence à se déplacer sur les murs des quartiers défavorisés de la ville avant d'essaimer dans d'autres grandes villes américaines et dans diverses grandes villes européennes.

C'est à cette époque aussi que le milieu de l'art commence à s'y intéresser. Des graffeurs « légendaires » peignent sur des toiles et exposent leur travail dans des galeries telles que la Tony Shafrazi Gallery ou la Fun Gallery de Patti Astor, la galerie Fashion Moda ou encore la Galerie Sydney Janis. Des peintres qui ne sont pas spécialement issus des quartiers défavorisés de New York et qui ont généralement suivi un cursus classique en Arts ou en communication visuelle, intéressés par l'idée d'un art urbain ou d'un art clandestin, s'associent aux graffeurs ou s'approprient leur pratique.

Mai 68. C'est une référence au général De Gaulle, alors président de la République, qui avait utilisé le mot suranné de « chienlit » pour qualifier le mouvement des étudiants.

A Paris, en 1960, Brassai publie le livre « Graffiti, fruit de trente ans de recherches », régulièrement réédité, qui propose le graffiti comme une forme

d'Art brut, primitif, éphémère. Picasso y participe. C'est sans doute la première fois que l'on évoque le graffiti comme un art. Dans la foulée de Mai 1968, les messages politiques de la rue parisienne gagnent en poésie et en qualité graphique. Ils sont notamment le fait d'étudiants en philosophie, en littérature, en sciences politiques ou en art et font souvent preuve d'humour absurde ou d'un sens de la formule plutôt étudié. Ces slogans sont indifféremment écrits au pinceau, au rouleau, à la bombe de peinture (plus rare) ou sur des affiches sérigraphiées. C'est de cet affichage sauvage et militant que naît une tradition parisienne du graffiti à vocation esthétique.



Travail au pochoir. Photo

<http://expotempo.blogspot.fr/2010/11/celebre-pochoir-et-rennes-ny-echappe.html>

Pour se faire connaître, les groupes de musique Punk parisiens utilisent la bombe de peinture, le pochoir, les marqueurs au début des années 1980. Leurs références artistiques sont le mouvement Dada ou CoBrA (Copenhague, Bruxelles, Amsterdam) et la scène Punk : The Ex en Hollande, The Clash à Londres ou Berurier Noir en France. La Force Alphabétique avec les Crime Time Kings et les Bad Boys Crew sont les pionniers du graffiti contemporain à Paris, à l'aide de pochoirs ou en wild style. Au tout début des années 1980, les premiers « pochoiristes » comme Blek le rat (premier pochoir en 1981 à Paris) ou Jef Aérosol (premier pochoir en 1982 à Tours) continueront sur le même principe.

En 1982, pour annoncer leur « premier supermarché de l'art », Roma Napoli et JJ Dow Jones du Groupe Dix10 placardent dans le quartier Beaubourg de grandes affiches aux personnages de Comic's ; vingt ans plus tard, toujours actifs, on les retrouve dans le mouvement Une nuit. Outre les pochoiristes, de nombreux artistes s'intéressent à l'art urbain et clandestin, comme Gerard Zlotykamien, qui peint des silhouettes évoquant les ombres macabres restées sur les murs d'Hiroshima ; Jérôme Mesnager, auteur d'hommes peints en blanc qui courent sur les quais de la Seine ; les VLP (Vive La Peinture), qui investissent les palissades autour du trou des Halles en les recouvrant de fresques sauvages aux couleurs hyper-vitaminées. C'est aussi l'époque de la Figuration libre, une époque de créativité joyeuse et humoristique, née du Pop'art, de Bazooka, du vidéo clip, du graffiti, souvent présente dans la rue, avec Robert Combas, Les Frères Ripoulin (qui peignaient sur des affiches posées clandestinement), du groupe Banlieue-Banlieue qui commence ses actions en 1982 avec des performances pendant des expositions-concerts et colle en banlieue d'immenses fresques peintes sur papier kraft. Daniel Baugeste, Kim Prisu qui colle des petits originaux sur les murs et Claude Costa (qui se faisait enfermer la nuit dans le métro pour pouvoir en détourner les affiches), Hervé Di Rosa, Speedy Graffiti, Paëlla Chimicos, Nuclé-Art, sont également actifs à cette époque. Outre la rue, les catacombes de Paris sont dès le départ aussi un lieu important du graffiti.



Blek le rat est le pseudonyme de Xavier Prou. Graffeur pochoiriste français, il est l'initiateur de l'art urbain. Né en 1951, il est reconnu au niveau international comme un des pionniers du Street Art. Photo www.voelklinger-huette.org/fr/patrimoine-culturel-mondial-voelklinger-huette/projets-dartistes/blek-le-rat/

En banlieue parisienne, le groupe TAS (Terrorist Art System) se crée en 1987. Il comprend cinq pochoiristes (Azot, Mad, Monzon, Jenlain et Snooker). Il devient très vite le premier groupe de pochoiristes international, sans pour autant négliger tags et graffs. Dès 1989, Monzon crée le premier d'une nouvelle vague de pochoirs : le pochoir hip-hop, appelé ainsi en référence à la culture du graffiti américain dans lequel la propagande générale de la Zulu prétend l'intégrer, faisant le lien entre le mouvement anglais basé sur les pochoirs et le mouvement américain, basés sur le lettrage aérosol.

Le graffiti « new-yorkais » apparaît en France dans la foulée des premiers pochoirs, dès 1982-1983, avec des artistes comme Spirit, Darco, Bando, Psychoze, Blitz, Lokiss, Scipion, Skki ou encore Saho, Boxer, Nasty, Sino, Shuck 2. Vers 1986-87, le graffiti « new-yorkais » et sa culture hip-hop prennent définitivement le pas à Paris sur les formes plus proches du monde de l'art contemporain, le quel retourne, sauf exception, à ses galeries. À Paris, le graffiti new-yorkais se trouve des lieux privilégiés comme les quais de la Seine, les palissades du Louvre ou du centre Georges-Pompidou, le terrain vague de Stalingrad / La Chapelle, puis s'étend progressivement aux

cités des banlieues où la culture hip-hop trouve son second souffle en devenant plus populaire et moins bourgeoise. Paris attire de nombreux graffeurs européens mais aussi américains.

Lorsque le graffeur a le temps, sur des spots légaux (murs d'expression libre, festivals, commandes professionnelles) ou non, situés dans des usines désaffectées, sous des ponts ou dans des terrains vagues, il peut laisser libre cours à la technique et aux finesses du graffiti en réalisant des pièces de façon individuelle ou en groupe. Dans ces cas-là, le travail des couleurs et des formes n'est plus contraint par le temps comme dans l'action illégale. Le style individuel de l'artiste se révèle tout comme l'époque déterminant ce style. Concernant les styles les plus couramment utilisés, on peut citer le Wildstyle (dans lequel les lettres sont difficilement lisibles, abstractivées, enchevêtrées et décoratives), la 3D (mise en relief et éclairage de lettres), l'Ignorant style (dans lequel des graffeurs expérimentés tentent de reproduire des effets de débutant et ou le second degré est de mise)...



Des lettres abstractivées, le Wildstyle. Asher, à Nantes. Photo www.fatcap.org/graffiti/48298-asher-nantes.html

Certains graffiti-artistes peignent peu de lettres et se spécialisent dans le dessin de décors figuratifs ou abstraits, ou bien de personnages. Le graffiti new-yorkais s'inspire de plusieurs arts dits « mineurs », tels que la bande dessinée, le tatouage et l'affiche.

Le tag a sa culture propre. Chaque tagueur a un pseudonyme et une signature (blaze) qu'il utilise pour revendiquer des œuvres ambitieuses mais aussi (plus couramment, car c'est plus facile), pour signaler sa présence dans un lieu et se faire connaître, transformant la ville en une sorte de jeu de piste et de stratégie géant. Un tagueur peut avoir plusieurs talents : une capacité à peindre dans des endroits difficilement accessibles, l'énergie et le culot suffisants pour écrire son nom partout (le vocabulaire consacré est explicite : « exploser », « détruire », « cartonner », etc.) ou encore un talent artistique véritable. Le but du tag est apparemment difficile à expliquer : adrénaline ? Célébrité locale ? ...C'est la forme de graffiti qui déclenche le plus de controverses, notamment du fait de l'ampleur du phénomène mais aussi, sans doute, du fait qu'il est l'expression d'une culture bien définie. Pour certaines personnes, le tag est avant tout du vandalisme dont le but est alors la destruction ; ils peignent alors illégalement. Mais pour d'autres, le graffiti est un art de vivre, un loisir qu'ils pratiquent dans des terrains légaux, cette frontière entre ces deux faces est parfois inexistante : un graffeur ayant fait une superbe fresque colorée, dessinée, la journée, peut aller dans la rue et inscrire sa signature rapidement, illégalement pour qu'il puisse être reconnu. Cela fait partie d'un même ensemble, le tag et le graffiti (d'après Wikipedia).



Le graffiti new-yorkais s'inspire, entre autres, de la bande dessinée. Photo www.travelertrish.com/road/Week_11.html